NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

59 Nº 4 1932

La stigmatisée de Konnersreuth

Joseph MARÉCHAL (s.j.)

p. 347 - 362

https://www.nrt.be/en/articles/la-stigmatisee-de-konnersreuth-3443

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

La stigmatisée de Konnersreuth

Le cas de Thérèse Neumann, la stigmatisée de Konnersreuth (dans le Fichtelgebirge, en Bavière) a fait éclore déjà une abondante littérature, où tout n'est pas d'égale valeur : parmi les ouvrages sérieusement recommandables, se rangent, à des titres divers, ceux dont on trouvera ci-dessous une brève analyse.

I. Dr Fritz Gerlich. *Die Stigmatisierte Therese Neumann von Konnersreuth.* 2 volumes (23 × 14 cm.), de XVI-324 et XI-406 pages. München, Kösel, 1929. Prix : 9 et 10 Mk.

A tout seigneur tout honneur. Les deux volumes du Dr Gerlich demeureront fondamentaux en l'espèce. Ils s'adressent avant tout aux lecteurs désireux de réunir les éléments d'un jugement critique.

M. Gerlich, lorsqu'il entreprit d'examiner par lui-même les faits étranges, si passionnément discutés, qui se déroulaient à Konnersreuth, était depuis six ans rédacteur en chef au grand journal libéral bavarois: *Münchener Neueste Nachrichten.* Il n'appartenait pas à la confession catholique. Son enquête fut inspirée uniquement par un sentiment de loyauté professionnelle; il était loin, avoue-t-il, de prévoir la série de constatations déconcertantes que livrerait sa recherche impartiale. Sa formation universitaire avait été celle d'un historien. Elle le servit bien en l'occurrence, car le plus urgent, pour éclairer le débat relatif à Thérèse Neumann, était d'établir exactement les faits eux-mêmes, dans leur enchaînement chronologique et dans l'ensemble de leurs circonstances.

A cet objet, proprement historique, est consacré le premier tome (*Die Lebensgeschichte der Therese Neumann*), fruit des investigations faites par l'auteur durant de nombreux séjours à Konnersreuth, à partir de septembre 1927.

Comment apprécier équitablement les états de la voyante bavaroise, sans connaître la vie de celle-ci, son caractère et les dispositions morales de son entourage? On reste confondu devant la légèreté avec laquelle furent lancées, par certains publicistes, des hypothèses dont l'invraisemblance psychologique est criante. Contre ces fantaisies, les pages scrupuleusement objectives du Dr Gerlich élèvent la plus efficace des protestations. Mais il fait mieux; et, dans le cas présent, c'était deux fois nécessaire : il reconstitue la préhistoire médicale **des états extraordinaires de Thérèse Neumann.**

On sait que, chez celle-ci, simple et robuste fille de la campagne, rien jusqu'à sa vingtième année ne fit présager soit des troubles nerveux, soit des faveurs mystiques. Sa voie exceptionnelle — qui sera d'abord uniquement une voie de souffrances — s'ouvre le 10 mars 1918. Au cours d'un incendie, de cinq heures du matin à midi, elle s'était dépensée sans répit, encore à jeun; depuis plus de deux heures, juchée sur un haut tabouret, elle ne cessait de recevoir en se penchant, et de hisser par-dessus sa tête, d'innombrables seaux d'eau remplis à déborder, lorsque soudain une vive douleur au niveau des vertèbres lombaires lui arrache des mains le seau qu'elle tenait et la fait glisser elle-même de l'escabeau. Depuis ce moment, des symptômes physiques graves, où dominent les paralysies et les contractures, commencent à se développer. Ainsi débute la longue préface médico-pathologique à la vie mystique de Thérèse, préface de plus en plus sombre et douloureuse, éclairée seulement par l'admirable résignation de la patiente à la volonté de Dieu.

Peu de semaines après l'incendie, Thérèse, qui s'efforçait, comme elle le fera toujours, de rendre encore quelques services malgré son mal, tombe de cinq marches d'escalier, la tête sur les dalles, se faisant une large blessure dans la région occipitale. Quatre mois plus tard, nouvelle chute en arrière, du haut d'une échelle. C'est à la suite de cette seconde chute que l'on constate pour la première fois des troubles oculaires. Fréquemment aussi, certains mouvements et certaines attitudes provoquent, avec de vives douleurs dans la région du bassin, des syncopes et de longs accès de crampes. Un de ces accès dure jusqu'à six jours : on la crut morte. En octobre 1918, essayant d'atteindre un objet suspendu assez haut, elle tombe une fois de plus en arrière, sur la tête. Cette chute achève de l'abîmer : désormais, totalement impotente, elle devra garder la chambre. Là même, malgré les soins dévoués qui l'entourent, elle n'est point à l'abri d'accidents; un jour, par exemple, abandonnée un instant sur une chaise, elle s'écroule soudain et est relevée dans un si lamentable état, qu'on doit lui administrer aussitôt les derniers sacrements.

Durant l'hiver de 1918, les accès de crampes, avec perte de conscience, se multiplient, occasionnés toujours par des déplacements actifs ou passifs du tronc. Vers la mi-mars 1919, une nouvelle chute, où la tête heurte durement le sol, détermine, plusieurs jours durant, des convulsions accompagnées de confusion mentale. En suite de quoi la cécité devint complète, les mouvements des yeux étant d'ailleurs

conservés. Des troubles de l'audition apparurent également. D'autres misères firent cortège : ulcères de décubitus, abcès extérieurs, abcès internes, hématémèse, affections des voies respiratoires et digestives, douleurs rhumatismales aiguës, etc. Bref, jusqu'en avril 1923, l'état de la malade ne fait qu'empirer, et l'on désespère de la conserver en vie. On s'avise alors de suspendre à son cou une relique de la petite Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, envers laquelle Thérèse Neumann professait une spéciale dévotion : le matin du 29 avril 1923, jour de la béatification de la carmélite de Lisieux, la malade constate, avec une surprise joyeuse, qu'elle a recouvré la vue, perdue depuis quatre ans.

Cette guérison, que Thérèse et son entourage rapportent à l'intercession de la nouvelle Bienheureuse, est le premier anneau d'une longue chaîne de faits extraordinaires, au sujet desquels se pose la question de leur origine naturelle ou surnaturelle.

En recouvrant la vue, la malade n'était pas délivrée de ses autres maux. Même de nouvelles infirmités s'y ajoutent. En automne 1924, par exemple, une chute en bas du lit laisse une contracture violente de la jambe gauche, qui demeure ployée, avec le pied engagé sous la jambe droite étendue; bientôt le pied immobilisé, comprimé, enfle, suppure; les chairs se consument; déjà la nécessité d'une amputation est redoutée, lorsqu'en moins d'un jour, dans l'intervalle de deux pansements, la douleur cesse, la suppuration se tarit, l'épiderme se reforme. Ceci, de nouveau, après invocation spéciale de la petite Sœur Thérèse.

Le 17 mai 1925, jour de la canonisation de la Sainte, l'infirme, ravie hors d'elle-même, croit l'entendre lui annoncer sa guérison et l'inviter à se lever. Effectivement, à la stupéfaction des assistants, elle se soulève seule sur sa couche, redresse la jambe contracturée et, peu après, fait quelques pas appuyée sur deux personnes. Au premier instant, elle avait ressenti une vive douleur et comme un craquement dans le segment malade de la colonne vertébrale; puis la souffrance avait disparu, comme disparurent du même coup des plaies, la veille encore saignantes et suppurantes, qu'elle portait au dos. Elle était alitée depuis six ans et demi.

A partir du 17 mai 1925, Thérèse, encore faible, circule librement dans la maison, en s'aidant d'une canne. Le 11 juin, elle peut se rendre à l'église. Le 30 septembre, elle entend de nouveau la voix de sa protectrice céleste, et le lendemain les dernières traces de la paralysie sont effacées : la marche redevient entièrement normale.

Le 13 novembre de la même année, une crise grave d'appendicite, que l'on se prépare à opérer d'urgence, met Thérèse à toute extrémité : elle se tord de douleur sur son lit, lorsque soudain, du sein d'une vive lumière, la voix de la petite sœur Thérèse l'invite à se rendre immédiatement à l'église pour remercier Dieu de sa guérison. Ainsi fut fait, aussitôt.

Depuis ce moment, à ses infirmités anciennes, merveilleusement et définitivement guéries, vont se substituer des souffrances non moins grandes, mais infiniment plus mystérieuses, souffrances de compassion au Christ et souffrances réparatrices. De cette dernière période, qui n'est point close encore, M. Gerlich nous donne, jusqu'en 1929, un relevé chronologique objectif et consciencieux. A partir de 1927, il fut lui-même, souvent, témoin oculaire de ce qu'il rapporte.

Durant le carême de 1926, alors que Thérèse, très souffrante, était alitée, débutèrent ces impressionnantes extases qui la font participer physiquement et moralement, étape par étape, aux tortures de la Passion. Le 4 mars 1926, pendant que la voyante contemplait l'agonie au Jardin des Olives, s'ouvre dans sa poitrine une grande blessure, douloureuse et saignant abondamment; le 26 mars, le stigmate de la main gauche apparaît; puis, durant la semaine sainte, les stigmates de la main droite et des pieds; le vendredi-saint, deux traînées de sang coulent des yeux, le long des joues. En vain le médecin traitant essaie-t-il de faire disparaître ces plaies : elles persistent depuis lors, sans inflammation ni suppuration, ouvertes et saignantes durant les extases de la Passion, mais, dans les intervalles, recouvertes d'un mince épithélium transparent. Au cours des mois suivants, la stigmatisation se complète : le 5 novembre 1926, commencent à s'imprimer, autour de la tête, les blessures du couronnement d'épines : d'abord trois, puis davantage; plus tard, en 1928, une large meurtrissure de l'épaule droite rappellera le Portement de la Croix. Depuis 1926, tous les vendredis, le sang coule des yeux et de la plaie du côté; les vendredis de carême, s'ouvrent en outre les plaies des mains et des pieds.

M. Gerlich a pu observer à loisir la formation des deux traînées de sang qui découlent des yeux; à loisir aussi et en diverses circonstances, il examina les stigmates des mains : il en donne une description détaillée qui suffirait, à elle seule, pour écarter l'hypothèse — par ailleurs déjà si invraisemblable — d'une fraude consciente ou inconsciente. **Mais un rapport médical, technique, sur l'ensemble** des stigmates, n'a pas été publié jusqu'ici, que je sache.

M. Gerlich nous renseigne aussi très exactement sur l'un des phénomènes physiques les plus déconcertants que présente Thérèse Neumann, je veux dire sur le jeûne rigoureux observé par elle depuis l'année 1922, époque où elle cessa totalement de prendre des aliments solides. Au début, elle acceptait encore, de temps à autre, un peu de liquide : eau, jus de frambroises, café. A partir de Noël 1926, plus rien qu'une cuillerée d'eau avec un fragment d'hostie consacrée, à la Sainte Communion. En septembre 1927, sainte Thérèse de Lisieux se montre à elle et lui annonce « qu'elle n'aura plus besoin désormais d'aucune nourriture terrestre ». Depuis lors, son abstinence de solide et de liquide est complète : elle n'a d'autre aliment que le pain eucharistique (environ un huitième d'hostie, 36 milligrammes, quotidiennement).

L'histoire de la mystique chrétienne offre plus d'un exemple de jeûne complet, ou presque complet, prolongé durant des années : le cas de Thérèse n'est pas le moins prodigieux. En effet, depuis sa guérison (1925), sa vie n'est plus celle d'une infirme immobilisée sur un lit : ordinairement, en dehors des extases régulières du vendredi et des fêtes, elle jouit d'une santé normale; elle est debout, s'occupe, va et vient, active et gaie. Malgré cette dépense, son poids se maintient. Chose plus étrange encore, durant les extases de la Passion, l'épuisement et l'abondante perte de sang par les stigmates font baisser son poids de trois kilos et plus : en peu de jours (cinq ou six), le poids normal est récupéré, à raison d'environ un demi kilo par jour. Dans l'hypothèse d'une fraude, c'est plus que de la suralimentation qu'il faudrait pour obtenir ce résultat : et comment tenir secret un pareil ravitaillement?

D'ailleurs, abstraction faite même des présomptions morales, l'hypothèse de la fraude semble radicalement écartée par un contrôle multiple et prolongé. Ce contrôle fut même, à l'initiative de l'autorité ecclésiastique, organisé quelque temps, avec une exceptionnelle sévérité, par des médecins prévenus contre toute interprétation surnaturelle. Pendant 15 jours du mois de juillet 1927, quatre religieuses infirmières assermentées durent se relayer, deux par deux, auprès de Thérèse, sans la perdre de vue un instant, de jour ni de nuit. Mensurations, pesées, analyses chimiques furent effectuées avec une minutie qui évoque les précautions observées, en laboratoire, dans les expériences sur le métabolisme. Impeccablement conduite, de l'aveu des plus sceptiques, cette épreuve confirma la complète abstinence de la

jeûneuse et les étranges variations de poids que nous avons rappelées plus haut.

Nous nous sommes permis d'insister davantage sur les aspects médicaux du cas de Konnersreuth, parce que, à cet égard, le livre de M. Gerlich est actuellement la source principale d'où dépendent les publications plus récentes. Ce n'est pas que l'auteur ne décrive aussi, avec son exactitude coutumière, le côté psychologique des états extraordinaires de Thérèse. En retraçant le contenu de nombreuses visions dont elle fut gratifiée, il emprunte beaucoup, cela va de soi, aux notes du directeur de la voyante, M. le curé Naber, et à d'autres témoins. Toutefois, sur ce terrain même, il sut apporter une contribution personnelle fort utile, en discernant, chez Thérèse, plus clairement qu'on ne l'avait fait jusque là, trois niveaux ou trois phases psychologiques qu'on ne saurait confondre sans brouiller irrémédiablement la signification des symptômes :

1° L'état ordinaire, où rien, extérieurement, ne distingue Thérèse d'une jeune villageoise simple et peu instruite, mais pieuse, vive, charitable, et d'un jugement parfaitement équilibré.

2° L'état extatique (der erhobene Zustand), présentant deux phases alternantes : celle des visions (historiques ou symboliques) et celle du « repos extatique » (erhobener Ruhezustand). Durant le « repos extatique », la voyante se sent en union paisible avec le Christ, dans un état de béatitude et de surnaturelle clairvoyance. Elle peut alors adresser des communications aux assistants, répondre à leurs questions; mais, revenue à l'état ordinaire, elle ne garde aucun souvenir de ces révélations ni de ces entretiens.

3° Immédiatement après les extases, un état de blocage, d'accaparement de la conscience par la vision qui vient de cesser (Zustand des Eingenommenseins), avec inhibition partielle ou totale des autres souvenirs. Cette inhibition a pour effet, dans les visions qui se succèdent en série, de supprimer toute connaissance anticipée des événements non encore représentés. Par exemple, après avoir contemplé l'arrestation de Notre-Seigneur, Thérèse, ignorant ce qui suivra et jugeant uniquement par l'apparence, refuse de voir un traître dans Judas, qui salue et baise son Maître menacé; plus tard même, sur la Voie douloureuse, elle espère encore que Jésus échappera à ses bourreaux. Dans cet état de partielle inhibition, ses moyens d'expression ne dépassent guère ceux d'un enfant de cinq ans, décrivant ce qu'il voit pour la première fois. D'autre part, on assure que sa capacité intellectuelle

reste, alors même, celle d'un adulte normal. Il ne s'agit donc pas de stupeur, au sens des psychiatres, ni d'un état confusionnel, mais d'une sorte d'amnésie élective des plus étranges.

Une particularité des visions dites historiques a vivement frappé l'attention : Thérèse y entend des paroles proférées dans une langue étrangère qu'elle ne connaît pas. Les mots et les courtes phrases dont elle parvient à se souvenir après l'extase, se trouvent être de l'araméen, idiome parlé en Judée au temps de Notre-Seigneur. Le fait, soumis au jugement de plusieurs linguistes, catholiques et non-catholiques, fut reconnu exact, sans qu'aucune explication naturelle ne s'en laisse soupçonner. Le livre de M. Gerlich réunit les premiers éléments de ce problème, qu'il appartient à des spécialistes d'approfondir, si possible. L'auteur nous donne aussi quelques indications rapides sur les souffrances réparatrices librement acceptées par Thérèse, et enfin sur les prédictions et autres manifestations de clairvoyance qui signalent, chez elle, l'état de « repos extatique ».

Ce n'est pas dans ces dernières relations, dont on possède ailleurs l'équivalent, que réside le principal mérite du travail de M. Gerlich. Sa contribution la plus originale me paraît consister dans l'anamnèse médicale, si soigneusement reconstituée, du cas de Konnersreuth.

Le second tome de l'ouvrage est intitulé : *Die Glaubwürdigkeit der Therese Neumann* (ce qu'on a traduit : La véracité de Thérèse Neumann). L'hypothèse d'une fraude organisée, à laquelle se serait livrée ou prêtée consciemment la voyante, apparaît dès l'abord d'une telle invraisemblance, que l'on se demande, en ouvrant ce gros volume, comment le problème de la « véracité » de Thérèse peut y remplir 406 pages. Aussi bien, la question si abondamment traitée est-elle moins de savoir si la stigmatisée est sincère, que de savoir si ses dires, même sincères, méritent créance.

Aux yeux de médecins incroyants — et même de quelques autres — le cas de Thérèse Neumann porte une tare originelle, qui ruinait d'avance toute interprétation religieuse des phénomènes étranges dont l'ancienne paralytique est devenue le théâtre ou l'agent. En effet, les troubles nerveux dont elle souffrit depuis l'incendie de 1918 jusqu'aux premières manifestations prétendument mystiques, appelleraient inévitablement le diagnostic d'hystérie traumatique (c'est-à-dire d'hystérie occasionnée par un choc émotionnel). Diagnostic confirmé, s'il en était besoin, par la double guérison subite de la cécité et de la paralysie : la curabilité de symptômes physiques par

des voies étrangères à la thérapeutique physique (par exemple, par suggestion ou auto-suggestion) n'est-elle pas devenue aujourd'hui le critère le plus certain de l'hystérie (hystérie-pithiatisme de Babinsky)? Et comme tout hystérique est éminemment un mythomane, particulièrement exposé à prendre ses constructions imaginaires pour réalités objectives, étonnamment apte aussi à modeler, sur ses persuasions illusoires, non seulement ses attitudes volontaires, mais même des dispositions corporelles qui échappent à l'empire de la volonté, comment accepter de confiance les gestes et dicts d'une honnête fille, qui est notoirement une malade? La vie mystique de Thérèse, avec ses visions et ses stigmates, marque vraisemblablement une transposition de cette même hystérie qui s'était traduite d'abord par des symptômes de paralysie, de contractures, de convulsions, de cécité.

Il faut ajouter, poursuit-on, que le diagnostic d'hystérie fut posé par le Docteur Seidl, médecin ordinaire de Thérèse, et fut même consigné dans une pièce officielle (certificat d'invalidité), bien avant l'apparition des premiers phénomènes d'ordre mystique : on ne peut donc supposer que ce jugement médical fut influencé par un préjugé « antisurnaturaliste »; car, de près ni de loin, il n'était question alors de surnaturel.

Voilà, en résumé, l'objection principale contre laquelle M. Gerlich va engager un corps-à-corps impitoyable. Lutte épique dans sa sécheresse. L'avoir entreprise pouvait, de la part d'un non-médecin, paraître témérité; l'avoir poursuivie en toute indépendance, au risque même de blesser des praticiens estimés, frisait l'héroïsme; l'avoir menée à bonne fin tient du prodige.

La tactique suivie fut entièrement loyale. M. Gerlich reprend patiemment, tranche par tranche, toute l'histoire médicale de Thérèse. Devant chaque groupe des symptômes successifs, il soupèse la vraisemblance du diagnostic d'hystérie, et se demande si une autre étiologie n'est pas possible. Il s'appuie systématiquement, pour cette enquête, sur les ouvrages médicaux les plus récents et les plus autorisés. Or, chaque fois, il constate que d'autres causes que l'hystérie peuvent expliquer, et souvent expliquent beaucoup mieux, les symptômes. Et ces causes mêmes, pleinement suffisantes pour rendre compte des apparences, il en montre aussi, à chaque fois, l'existence certaine ou très probable dans le cas de Thérèse Neumann. De la confrontation extrêmement minutieuse des symptômes avec leurs

causes possibles, et de celles-ci avec des incidents réellement constatés à Konnersreuth, il résulte, d'après M. Gerlich, que l'origine des longues infirmités de la voyante bavaroise doit être rapportée avant tout à une luxation de vertèbres lombaires survenue lors de l'incendie de 1918, et (en ce qui concerne la cécité) à un hématome intra-crânien (avec peut-être fissure de la base) provoqué plus tard par l'une des lourdes chutes de l'infirme sur la tête.

Le diagnostic d'hystérie, bien que suggéré par une vue superficielle des symptômes, manquait donc totalement de base réelle. Non seulement l'hystérie n'est pas démontrée : elle fait double emploi, car les autres causes devaient déjà, par elles seules, produire les effets constatés.

M Gerlich ne se dissimule pas que cette conclusion implique un grave reproche à l'adresse de deux au moins des médecins qui traitèrent la paralytique. Ceux-ci, se croyant en présence d'un cas d'hystérie traumatique, auraient négligé d'établir l'anamnèse exacte des troubles qu'ils observaient, et n'auraient pas même essayé de faire un examen radiographique de la colonne vertébrale. Il ne nous appartient pas de juger dans quelle mesure il put y avoir en ceci une faute professionnelle. M. Gerlich indique lui-même quelques circonstances atténuantes; et l'on pourrait sans doute aller beaucoup plus loin dans ce sens. Il faut cependant concéder à la sévère logique de l'auteur qu'une anamnèse plus complète et une exploration somatique plus attentive eussent protégé les médecins traitants contre un diagnostic quelque peu hâtif et simpliste.

Chose curieuse, un vieux médecin, le Docteur Burkhardt, qui visita Thérèse durant les derniers mois de 1918, avait conjecturé une luxation vertébrale avec compression médullaire (plus exactement compression du faisceau terminal de la moelle, appelé « queue de cheval »), et il avait formulé un pronostic très sombre. Ce témoin précieux, mort en février 1919, n'a malheureusement pas laissé de rapport écrit. Son avis est traité avec beaucoup de dédain — à tort, semble-t-il — par les médecins qui se sont prononcés depuis pour l'hypothèse de l'hystérie.

Quelle est la portée exacte des démonstrations médicales de M. Gerlich? Elles établissent victorieusement que l'hystérie (quelque sens que l'on donne à cette étiquette imprécise) n'est point la seule cause possible des troubles nerveux présentés par Thérèse Neumann, et même que la cause primitive de ceux-ci fut très probablement une

lésion organique. Mais il ne suit pas infailliblement de là qu'aucune névrose n'ait pu se développer sur cette base organique. Peut-être faut-il entendre de cette façon la déclaration du Docteur Seidl, médecin de Thérèse, qui ne maintient plus le diagnostic *exclusif* d'hystérie, qu'il avait posé jadis.

Ainsi limitée à la présence ou à l'absence de complications hystériques secondaires, la question, à défaut de symptômes directs et incontestables (qui n'existent pas), ne saurait être tranchée que par des présomptions tirées du caractère psychologique et moral de Thérèse, tel qu'il s'est manifesté depuis de longues années à ceux qui la fréquentèrent de plus près. D'après leurs témoignages unanimes, rien ne trahit en elle une prédisposition névropathique quelconque, — à moins que l'on ne prétende tenir à priori pour indices de névrosé sa guérison merveilleuse, ses visions, ses stigmates, son jeûne, sa clairvoyance, c'est-à-dire précisément les faits dont l'origine naturelle ou surnaturelle est objet du litige. M. Gerlich, on doit l'en féliciter, n'a pas voulu se laisser ligoter par un à priori de ce genre.

On ne lira pas sans intérêt le chapitre où l'auteur, ayant achevé sa démonstration technique, passe en revue une série d'opinions médicales peu favorables à la stigmatisée. Il y dénonce des inexactitudes flagrantes, des lacunes d'information, des préjugés professionnels, des hypothèses fantaisistes. Du reste, parmi ces appréciations médicales tendancieuses, une seule présente une réelle importance, je veux dire le travail publié en 1927, dans la *Münchener medizin. Wochenschrift*, par le Prof. Ewald (Erlangen); celui-ci utilise les rapports médicaux du dossier d'invalidité de Thérèse, et fait état du diagnostic d'hystérie formulé par le Docteur Seidl, avec lequel il avait d'ailleurs collaboré à l'enquête ecclésiastique dont nous avons parlé plus haut. Sans mettre en cause la bonne foi du Professeur, M. Gerlich montre sans peine sur quelles erreurs de faits, sur quelles confusions de dates, sur quelle étrange ignorance de circonstances décisives, sur quelles préventions théoriques repose une étude, qui se présente pourtant avec toutes les garanties apparentes d'une science sereinement objective et officiellement estampillée.

Ici s'achève la discussion médicale, qui occupe la presque totalité de ce second tome (374 pages sur 406). Les deux chapitres suivants reviennent, avec des détails nouveaux, sur la question du jeûne de la stigmatisée et sur les langues étrangères qu'elle entend durant les extases.

Il règne dans les deux volumes de M. Gerlich une si belle et si constante loyauté intellectuelle, qu'on lui pardonne facilement de tailler parfois sa logique à arêtes un peu dures, et d'appliquer les schémas de diagnostic un peu comme on ferait d'une formule algébrique. Léger excès de dialectique, qui trahit le théoricien érudit plutôt que le clinicien expérimenté? Peut-être. Mais cela n'altère en rien la justesse des conclusions explicitement formulées. Elles se résument dans la déclaration qui clôt le second volume : « De tout ceci découle pour moi la conviction que, dans son ensemble, le cas de Thérèse Neumann n'est pas susceptible d'une explication naturelle » (p. 406). Le courage qu'il fallut à l'auteur pour dégager et pour énoncer pareille conclusion — toute négative, mais lourde de conséquences — se laisse deviner dans le « motto » placé en tête de l'ouvrage : *Amicus Plato, magis amica veritas*. On assure que, depuis la publication de son livre, M. Gerlich n'a pas hésité à suivre plus loin encore — jusqu'au bout — l'appel de la vérité reconnue.

II. Dr R. W. Hynek. *Konnersreuth à la lumière de la science médicale et psychologique*. Traduit du tchèque par O. A. Tichy. Un volume (19×12 cm.), de VII-198 pages. Paris, Téqui, 1929. Prix : 9 frs.

Le petit volume du Docteur Hynek parut, en première édition, dès 1928. Le genre de ces pages, destinées au grand public, écrites avec entrain, dans une langue souvent pittoresque et familière, tranche fort sur la technicité laborieuse et la solidité massive du grand travail de M. Gerlich. Pourtant le témoignage du Docteur Hynek mérite, sous la forme même qu'il lui donne ici, de retenir l'attention des critiques sincères. Le médecin tchèque, en effet, a considéré Thérèse avec les yeux exercés d'un ancien directeur de clinique, préposé durant la guerre serbo-bulgare et pendant la grande guerre, à des lazarets de campagne où défilèrent devant lui d'innombrables variétés de blessés normaux, d'hystériques et de simulateurs. Il se connaît en plaies et bosses, et ne s'en laisserait pas facilement imposer.

Son jugement, entièrement favorable à la stigmatisée de Konnersreuth, ne se confine pas au terrain de l'expertise médicale. Derrière les phénomènes extérieurs, si prodigieux soient-ils, le Docteur Hynek envisage volontiers la vie intérieure, qui en livre la vraie signification. Ce point de vue, où se plaçait aussi F. von Lama (*Thérèse Neumann*, Mulhouse, 1928), est bien, pour un catholique, le point de vue néces-

saire, celui qui deviendra décisif le jour où l'autorité ecclésiastique jugera bon de se prononcer.

Dans les allusions que fait l'auteur à la mystique et aux mystiques, on pourrait souhaiter parfois une rigueur critique plus exigeante. Quelques négligences aussi dans la traduction, qui est bonne et lisible, mais déparée çà et là par des coquilles.

III. KAN. EUG. DE HOVRE. *Therese Neumann. Het levend raadsel van Konnersreuth.* Un volume (26×19 cm.), de 288 pages. Paris-Bruges, Desclée-De Brouwer et C^ie^, 1931. Prix : 30 francs.

Luxueusement édité pour un prix modique, ce volume tient le milieu entre les deux ouvrages analysés ci-dessus : moins spécial et moins personnel que l'enquête critique de Monsieur Gerlich, plus détaillé et non moins chaleureux que le plaidoyer du Docteur Hynek. Sa date récente lui donne, sur les précédents, l'avantage d'une documentation étendue aux années 1929-1931.

Devant « l'énigme de Konnersreuth », on ne jugera pas superflu d'entendre la voix du prêtre après celles de l'historien et du médecin : elle leur fait écho et les complète. A vrai dire, si l'on ne tient pas absolument à remonter aux sources, les pages du chanoine De Hovre suffisent à donner une idée assez complète des événements qui auréolent la voyante bavaroise. Il les expose et en souligne la portée religieuse, sans exagération comme sans timidité. Ne lui demandons pas la neutralité méthodique du savant qui cherche encore; il nous apporte d'emblée, dès ses premières pages, la paisible assurance d'un bon sens qui voit et d'une sympathie qui comprend; il narre plus qu'il ne discute; et lorsqu'il discute, c'est, on le sent bien, moins pour se convaincre que pour nous persuader.

Un premier chapitre — combien opportun pour mettre au point des racontars hostiles! — indique l'attitude observée jusqu'ici par les autorités ecclésiastiques à l'égard de Konnersreuth : on peut la caractériser d'un mot : enquêtes attentives et réserve bienveillante.

Le chapitre second donne un aperçu de la vie de Thérèse, jusqu'à sa guérison en 1925. Ici, comme partout ailleurs, beaucoup d'éléments sont empruntés à M. Gerlich. Astreint à faire un triage, M. De Hovre retient de préférence les traits qui révèlent la physionomie morale de la jeune paysanne.

La stigmatisation (que Thérèse, ignorante des phénomènes mystiques, était loin de désirer, même subconsciemment) fait l'objet du

chapitre III. Une description précise, mais assez brève, résume les observations de Gerlich et de Hynek, en y ajoutant quelques témoignages nouveaux.

Le chapitre IV, intitulé : « Souffrance », met bien en évidence la vocation providentielle de Thérèse et la correspondance héroïque de celle-ci à cet austère bon plaisir divin. S'il existe une « énigme » de Konnersreuth, là sans doute en gît la clef.

Sans se départir de sa manière narrative et concrète, — beaucoup plus concrète et vivante que ne le donnerait à croire l'intitulé du chapitre V, — l'auteur nous fait ensuite « la synthèse des états de Thérèse Neumann ». Une de ses observations, très brève d'ailleurs, doit être relevée pour son importance. Jusqu'ici, le public remarque surtout, chez Thérèse, les phénomènes extérieurs et les visions imaginatives; mais ceux qui la connaissent mieux admirent en elle, assure-t-on, des dons plus excellents, dons élevés et tout intérieurs de contemplation passive, qu'une louable (osons dire : nécessaire) discrétion empêche de divulguer. « Secretum regis abscondere bonum est ».

Voici maintenant, en deux longs chapitres (VI et VII), la description du contenu des principales visions. Ce ne sont pas, aux yeux de Thérèse, des tableaux distants et artificiels, de simples images vives, telles les scènes que nous voyons passer à l'écran. Ce sont des événements réels, solides, actuels, auxquels elle participe sur le terrain même où ils se déroulent. Elle n'a pas conscience d'être, à ce moment, étendue sur son lit, — où cependant ses yeux, ses traits, ses gestes, reflètent les péripéties contemplées.

L'auteur relate en détail, d'après plusieurs témoins, les visions saisissantes de la Passion, durant lesquelles la stigmatisée souffre si profondément, dans son corps même, le martyre de la « compassion », et semble vraiment expirer avec le Christ. Aux descriptions que l'on peut lire également chez Gerlich, il en joint ici quelques autres, par exemple des notes prises sur place en 1928 par le Père Staudinger, et en 1929 par Mgr Kaspar, évêque de Königgrätz : ces dernières ont la vigueur d'une eau-forte. Après les visions de la Passion, le chapitre VI contient encore celles de la Résurrection et de la vie glorieuse (temps pascal, 1928). Le chapitre VII offre un choix abondant parmi les visions qui occupent le reste de l'année liturgique (1927-1931) : scènes de la vie de Notre-Seigneur d'après l'évangile du dimanche, ou de la vie de la Très Sainte Vierge et des Saints, à l'occasion de leurs fêtes.

Toutes ces visions rappellent d'assez près celles de Catherine Emmerich, mais sans offrir le charme littéraire que dégagent encore les relations écrites (avec quelle fidélité?) par Clément Brentano. A Konnersreuth, les procès-verbaux visent uniquement à l'exactitude : ce qu'ils perdent en valeur artistique est compensé par leur valeur documentaire.

Le chapitre VIII donne un bon état de la question des mots araméens entendus par la voyante. Aux appréciations du Professeur abbé Wutz (Eichstätt) et de l'orientaliste protestant bien connu, le Professeur H. Bauer (Halle), que nous avions déjà lues chez M. Gerlich, l'auteur ajoute celle d'un orientaliste et papyrologue israélite, le Professeur Wessely (Vienne). Tous concluent à l'indubitable réalité des locutions araméennes et à l'impossibilité de les expliquer par une suggestion inconsciente. Un travail du Professeur Wutz est annoncé sur le sujet.

Plus mystérieux encore paraissent les faits de lucidité (hiérognosie et cardiognosie), dont un bon nombre d'exemples sont groupés dans le chapitre IX. Pendant la phase de « repos extatique », Thérèse, en union étroite avec le Sauveur, reçoit de Lui, dans une mesure étonnamment large, la connaissance de choses cachées. Non seulement elle discerne les reliques authentiques, en retrace l'origine et l'histoire avec des détails qui purent être vérifiés plus d'une fois, mais elle semble lire dans les âmes comme à livre ouvert. A bon nombre de visiteurs, qui en témoignent, elle a révélé les replis les plus intimes de leur conscience et des circonstances de leur vie qu'elle ne pouvait humainement connaître. Et ces visiteurs furent souvent des hommes de haute culture, parfois des incroyants. Lucidité qui porte aussi sur l'avenir : déjà plusieurs prédictions auraient été confirmées par l'événement. Jamais cette faculté prodigieuse n'est mise au service de la vaine curiosité : les manifestations extraordinaires de Konnersreuth échappent aux caprices de la volonté humaine et n'ont d'autre fin que le bien des âmes.

Sur le jeûne de Thérèse Neumann — jeûne total depuis 1927 — le chapitre X n'ajoute aucune particularité notable à celles que rapportait le Dr Gerlich. Le prodige continue, de plus en plus indéniable. Le chanoine De Hovre mentionne à ce sujet quelques appréciations récentes, entre autres la déclaration faite devant les tribunaux (Munich, janvier 1930) par le Docteur Seidl, qui, malgré son scepticisme naturel, « croit, dit-il, que Thérèse vit réellement sans aucune nourriture ».

Plus exactement, elle ne reçoit d'autre aliment que les espèces

eucharistiques. Ici encore, un fait déroutant : la « communion extatique » (chap. XI). M. Gerlich a raconté comment il en fut témoin, en 1927. Dans son état ordinaire, Thérèse, en communiant, n'absorbe qu'à grand'peine, après des minutes d'efforts, environ un huitième d'hostie. Au contraire, lorsqu'elle se trouve en extase, le prêtre qui s'approche avec le ciboire dépose sur ses lèvres une hostie entière, qui reste visible un instant dans la bouche ouverte, puis subitement disparaît, sans que l'on perçoive aucun mouvement de déglutition. Cette inexplicable disparition a été constatée par de nombreux témoins, religieux, prêtres séculiers, évêques, qui communièrent l'extatique. Furent-ils victimes d'une illusion? Thérèse, elle, voit alors, au lieu de l'hostie, le Christ glorifié, et elle sent en elle, jusqu'aux approches de la communion suivante, la présence eucharistique.

Pour l'appréciation théologique du cas de Thérèse Neumann, le chapitre décisif est le XII^e^, intitulé : « Discretio spirituum ». Après tout, les apparences les plus merveilleuses, les plus miraculeuses, n'ont pour nous de valeur que si leur signification religieuse nullement ambiguë porte pour ainsi dire l'attestation divine; lorsqu'il s'agit de phénomènes mystiques et paramystiques, la première attestation divine que nous devions exiger, c'est bien, sans doute, que la personne qui les présente manifeste dans sa conduite l' « esprit de Jésus ». A juste titre M. De Hovre rappelle le principe de Benoît XIV : « Signa demum extasis divinae *ex moribus potissimum* petenda sunt ».

Or, tout ce qui se laisse deviner de la vie intérieure et des vertus de la stigmatisée parle hautement en sa faveur. Le fond de son caractère, perfectionné de plus en plus par la grâce, est, de l'aveu de tous, la simplicité, la candeur d'une âme parfaitement droite : « simple, naturelle, franche, heureuse », dit un visiteur français; et c'est ce que redisent ceux qui la voient tous les jours. Avec cela, une répugnance extrême pour tout ce qui est exceptionnel dans la dévotion, pour tout étalage d'elle-même; elle s'y dérobe autant qu'elle le peut. La foule des visiteurs, qui la harcèlent depuis cinq années et plus, ne lui a point fait perdre son humilité de petite paysanne : humilité solide, fondée sur la conviction qu'elle n'est qu'un instrument passif sous la main de Dieu, rien autre chose. Avec l'humilité, la charité envers le prochain : charité enjouée quand il le faut, compâtissante toujours, héroïque souvent, par exemple lorsqu'elle prend sur elle, — et elle sait à quoi elle s'engage, — l'expiation due à la Justice divine pour les **péchés d'autrui. Charité apostolique aussi, par compassion pour les**

âmes et par zèle de l'honneur de Dieu. Obéissance d'enfant envers ceux qui représentent auprès d'elle l'autorité de l'Église. Enfin et surtout, amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec cette nuance d'un abandon total, spontané, « allant de soi » pour ainsi dire, au bon plaisir du « cher Sauveur ». Que ce tableau soit exact, ceux qui ont fréquenté la voyante n'hésitent pas à l'affirmer.

Aux bons ouvriers de son œuvre, le Christ a prédit la contradiction, la persécution même. M. De Hovre, dans son XIII^e^ et dernier chapitre, donne un crayon rapide de la tempête soulevée autour de Konnersreuth par la presse anti-religieuse et par une fraction de la presse protestante. Les calomnies les plus infâmes ne furent épargnées ni à Thérèse ni à son entourage. On alla jusqu'à sommer les autorités civiles et ecclésiastiques d'enfermer cette « pucelle hystérique » dans un asile d'aliénés, pire encore, dans une maison de correction; on réclama bruyamment la fin de cette « exploitation éhontée » de la crédulité publique. M. Gerlich a conté plusieurs des péripéties de cette campagne, qui battait son plein lorsqu'il travaillait à son livre : un peu ralentie par des interventions successives des tribunaux, elle n'a point entièrement cessé.

A ces attaques indignes il serait injuste d'assimiler le parti-pris sceptique, ou même l'hostilité, que témoignent envers Konnersreuth beaucoup de psychologues et de médecins. Leur opposition peut être déplaisante; mais, si elle est inspirée par des préjugés regrettables, elle n'est pas nécessairement déloyale dans ses procédés.

Plus désagréables peuvent sembler les fausses nouvelles périodiquement répandues au sujet de la voyante, les prophéties fantaisistes colportées sous son nom: parfois des catholiques se laissent impressionner par cette écume, dont personne n'est responsable dans l'entourage de Thérèse. Sur les proches de celle-ci, qui poussèrent toujours le désintéressement jusqu'au plus extrême scrupule, les «charismes» de la stigmatisée pèsent un peu comme une croix. « En quittant la maison, raconte Mgr Kaspar, je tendis la main à la vieille mère Neumann, qui récitait son rosaire assise sur une chaise. Ses yeux se gonflèrent de larmes et elle me dit à mi-voix : Monseigneur, comme cela me déchire le cœur de voir le sang et les souffrances de mon enfant en spectacle à toutes ces gens! » Aussi fut-ce là-bas un soulagement pour tous, lorsque l'épiscopat bavarois décida d'interdire les visites à la stigmatisée, sauf autorisation formelle de l'Ordinaire de Ratisbonne.

Louvain-Eegenhoven J. MARÉCHAL, S. I.